

# **FRANZ MEHRING**

## **Sur la psychologie de la Guerre de Sept Ans**

Mais on dit : quels que soient les résultats de la guerre de Sept Ans, la guerre elle-même, le fait qu'un prince allemand par un génie presque surhumain ait pu se maintenir pendant sept ans face à un monde d'ennemis et vaincre tous les ennemis de l'Empire qui ravageaient l'Allemagne depuis si longtemps, les Russes, Hongrois, Français et Suédois – ce fait raviva l'esprit national de la nation allemande, ou du moins de sa majorité protestante. Et en effet, une telle vision se rapproche le plus de ce que Goethe a dit à propos de la « signification supérieure ». Mais il est discutable de savoir si les gens de l'époque considéraient la question ainsi, si les « actes patriotiques belliqueux » de Frédéric les inspiraient par l'esprit national dont notre littérature classique est censée émerger.

Pour le roi lui-même, cette conception, s'il l'avait vue, aurait été aussi compréhensible que la langue des Iroquois. Sa meilleure qualité, sa compréhension sérieuse et sobre des choses, l'évitait toujours de se vanter. Il ne voulait rien de plus que d'être un seigneur de guerre de son âge, et c'était tout ce qu'il était. Certes, les excès idéologiques ont récemment eu un certain écho même dans la littérature militaire prussienne. Depuis dix ans, une querelle violente a eu lieu dans cette littérature, ce qui n'est pas exactement à l'honneur de l'État militaire classique. Il s'agit de savoir si Frédéric anticipa brillamment son âge de cinquante ou de cent ans et appliqua la stratégie napoléonienne, dont le premier et unique objectif est la destruction rapide de l'armée ennemie au combat, ou s'il mena les guerres de son propre siècle, ces guerres prudentes, lentes et méthodiques, qui cherchaient à prendre l'avantage contre l'ennemi en détruisant les magasins destinés à approvisionner ses armées, en lui refusant cette étendue de terre ou cette forteresse, en tentant de le manœuvrer artificiellement hors du champ de bataille par des ombrages (manœuvres trompeuses) et des diversions (feintes), en ne considérant la bataille que comme une mesure extrême, une sorte de dernier recours, à utiliser uniquement en cas d'extrême urgence, ou si un avantage très important pouvait ainsi être obtenu de manière très sûre. Il ne faut donc plus beaucoup réfléchir pour déterminer quelle est la bonne vision. La stratégie napoléonienne repose sur l'armée populaire, les tactiques d'escarmouche et le système de réquisition. Ses prérequis sont des armées massives, qui avancent rapidement, des escarmouches, qui signifie combattre sur n'importe quel terrain, et des réquisitions, ce qui signifie pouvoir se ravitailler directement auprès de la population. L'armée du siècle dernier était, en revanche, une armée de mercenaires, qui était en tant que tellement liée à des tactiques linéaires et à l'approvisionnement par des magasins. En raison du coût du recrutement, il ne pouvait pas dépasser une certaine taille. Il ne pouvait être amené à l'ennemi que sur des lignes rigides, maintenues par la menace d'un fouet ou d'une balle des officiers, et ne pouvait donc combattre que sur la plaine ouverte, dans une certaine mesure comme une sorte de machine à tir automatique. En effet, la rapidité du tir massif, que Frédéric atteignit finalement à six coups par minute avec une charge supplémentaire pour un septième coup, devint l'objectif principal de l'entraînement militaire. Enfin, il devait être étroitement gardé au camp et correspondant approvisionné par ses commandants. Ses déplacements étaient liés au magasin et à la boulangerie, et sa mobilité était donc très limitée. Si Frédéric avait tenté d'utiliser des tactiques napoléoniennes et envoyé ses mercenaires en escarmouche, son armée se serait immédiatement enfuie aux quatre coins du globe. S'il avait envoyé ses mercenaires réquisitionner des provisions, il aurait, selon les mots drastiques d'un historien militaire récent, transformé au moins la moitié de son armée en bandes de voleurs.

L'impossibilité psychologique pour Frédéric d'adopter la stratégie napoléonienne était presque plus grande que la pratique. Même dans un rêve il n'aurait pas pu tomber sur cette idée, pas plus qu'il n'aurait pu imaginer installer un chemin de fer de campagne ou un télégraphe de campagne. Même le plus grand génie militaire ne peut inventer une nouvelle stratégie, qui, en dernière analyse, est déterminée par le développement économique. La stratégie napoléonienne n'est pas appelée ainsi parce qu'elle a été inventée par Napoléon, mais parce qu'elle atteint son plus haut niveau de perfection lors des guerres napoléoniennes. Elle est apparue de manière assez spontanée pendant la guerre d'indépendance américaine. Là, les armées de mercenaires britanniques affrontèrent des hordes de rebelles qui défendaient leurs propres intérêts et ne désertaient donc pas comme les troupes enrôlées, qui ne s'entraînaient pas, mais pouvaient tirer d'autant mieux avec leurs fusils longs, qui n'attaquaient donc pas les Anglais en lignes sur la plaine ouverte, mais en essaims de tireurs d'élite à l'abri des bois. C'est un grand éloge pour Frédéric de dire qu'il a suivi de très près la guerre américaine afin d'en tirer des leçons. Cela paraît d'ailleurs très ironique lorsqu'il écrit, le 3 novembre 1777 à son frère Heinrich : « Nous observons les Washington, les Howe, les Bourgoynes et les Carleton afin d'apprendre d'eux ce grand art de la guerre, qui est inépuisable, afin de se moquer de leurs stupidités et d'approuver ce qu'ils font selon les règles. » Mais il semble être devenu néanmoins sceptique quant à l'inefficacité de ces « règles » et il semble avoir compris, dans une certaine mesure, le sens des « stupidités » de Washington, car peu avant sa mort, il ordonna la formation de quelques bataillons d'infanterie légère composés de Prussiens nés dans le pays, « des gens qui savent ce qu'ils font », qui devaient apprendre à utiliser le terrain, qui recevront une formation plus libre et plus mobile, en somme, plus proche de la formation d'un tireur.

En ce sens, Frédéric était un théoricien militaire bien informé pour son époque, bien en avance sur tous ses officiers. Ils ne comprenaient même pas la nouvelle stratégie lorsqu'ils durent y faire face physiquement – lorsque, lors des guerres révolutionnaires françaises des années 90, des hordes de paysans rassemblés à la hâte défendaient leurs intérêts sociaux contre les émigrés revenus avec les armées mercenaires autrichiennes et prussiennes, de la même manière que les chasseurs et agriculteurs américains avaient combattu les mercenaires anglais. Goethe reconnut le signe des temps par le regard prophétique du poète lorsqu'il déclara aux officiers prussiens après le bombardement à Valmy : « D'ici et d'aujourd'hui, une nouvelle époque de l'histoire mondiale commence, et vous pouvez dire que vous y étiez. » Ses auditeurs ne le comprenaient pas ; mais il ne faut pas leur en vouloir, car Goethe lui-même ressentait, plutôt qu'il ne comprenait, ce qu'il disait. Comment aurait-il pu découvrir, vingt ans plus tard, un « sens supérieur » pendant la guerre de Sept Ans ? Mais même l'expérience accumulée n'éclairait pas les officiers prussiens. Les armées de mercenaires restèrent tactiquement supérieures aux volontaires français dans chaque affrontement pendant longtemps, et pourtant la France ne put être vaincue. Il était impossible d'y échapper, même si ses causes n'ont pas pu être découvertes. Enfin, il fut traité comme une monstruosité insensée qui tournait en dérision tout savoir militaire reçu, mais qui devait être accepté, pour le meilleur ou pour le pire. Ainsi, un général renommé de l'école frédéricane, le prince de Hohenlohe-Ingelfingen, recommanda en 1794 un traité avec la France. Il affirma qu'aucun résultat favorable ne pouvait être attendu de poursuivre la guerre contre la France, puisque « on n'en finit jamais avec les imbéciles ». Simultanément, un mémorandum officiel autrichien s'exprimait exactement de la même manière : « Dans le cours normal des événements », les Français auraient déjà été battus, mais ils étaient toujours à nouveau en train de repartir avec une « violence effrayante », comme un « torrent déchaîné ». En effet, même lors des guerres de 1813 à 1815, parmi tous les généraux de la Coalition européenne, à l'exception de Scharnhorst, qui mourut jeune, seul Gneisenau parvint à maîtriser pleinement la stratégie napoléonienne. Il dut livrer les combats les plus acharnés, notamment contre ses subordonnés prussiens, les Bülow et les York, et de la même manière il fut une épine dans la chair des

monarques alliés, dont les conseillers militaires, Knesebeck du côté prussien et Duka et Langenau du côté autrichien, étaient encore profondément ancrés dans la vision militaire du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans les cercles de la cour, lui et son état-major étaient raillés sous le nom de « camp de Wallenstein ». Même à Waterloo, les tactiques linéaires de l'armée anglaise étaient encore utilisées de manière pratique, de manière assez logique, puisque l'armée était composée de mercenaires enrôlés. Mais elle aussi aurait perdu à Waterloo sans l'arrivée opportune des Prussiens sous Blücher et Gneisenau. Ce n'est que des décennies plus tard que l'armée prussienne assimila la stratégie napoléonienne en chair et en os à travers les écrits classiques de Clausewitz, et un général prussien répondit aux discussions oisives sur le maître d'école prussien censé avoir remporté la bataille de Königgratz par les mots appropriés : « Oui, en effet, le maître d'école s'appelait Clausewitz. »

Le « génie » du grand commandant militaire est une chose tout à fait particulière. Dans Anti-Dühring, Engels décrit comment, lors de la bataille de Saint-Privat, où deux armées composées essentiellement des mêmes formations tactiques se battaient, les colonnes régulières du côté allemand se dispersèrent en denses essaims de tireurs d'élite sous le feu redoutable des fusils chassepot français, et comment, à proximité du feu ennemi, les soldats ne bougèrent qu'en double. Il poursuit ensuite : « Le soldat avait de nouveau été plus malin que l'officier ; il avait instinctivement découvert la seule tactique qui jusqu'à présent s'est avérée utile sous le feu des canons à chargement par la culasse, et l'avait exécutée avec succès malgré tous les efforts du commandement. » Cela semble très irrespectueux, mais dans un langage légèrement différent, et certainement sans aucun plagiat de la part d'Engels, l'état-major général prussien dit la même chose lorsqu'il rapporte, par la bouche de l'un de ses membres les plus doués, sur les guerres révolutionnaires françaises du siècle précédent : « Il est très significatif que les escarmouches entre les troupes françaises de l'époque n'étaient en rien prescrites par les règles, car ceux-ci étaient dans toutes leurs caractéristiques essentielles les mêmes que les prussiens. L'ordre de bataille dispersé des Français n'avait pas été ordonné mais s'était mis en place ; une nécessité avait été transformée en vertu, et parce qu'elle correspondait aux conditions réelles, elle devint une puissance. » La proposition de Marx selon laquelle « ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, mais au contraire, leur être détermine leur conscience » émerge sous un jour très clair dans le domaine de l'histoire militaire. Plus le contact avec l'être est puissant et direct, plus la conscience se développe rapidement et clairement. En temps de guerre, le soldat ressent généralement la réalité et agit instinctivement en accord avec elle beaucoup plus rapidement que l'officier, et le plus grand « génie » du commandant militaire consiste à reconnaître les raisons internes du comportement instinctif des soldats et à agir de manière décisive en accord avec cette reconnaissance. À quel point cela est difficile même pour des généraux de grande renommée, on peut le voir dans les rapports et mémoires de Carnot, Dumouriez, Hoche, Gouvion Saint-Cyr et d'autres officiers qui durent organiser les volontaires de la République française et les diriger sur le terrain. Selon ces témoignages, qui furent ensuite exploités avec tant de zèle pour, malgré 1813 et 1814, d'exclure autant que possible l'élément indigène de la Landwehr de l'armée prussienne, les volontaires n'étaient guère meilleurs que les voyous de Falstaff en bougran, et pourtant les troupes modèles d'Autriche et de Prusse se brisèrent sur le barrage que ces hordes apparemment si désespérées leur avaient jeté sur leur chemin.

L'histoire militaire ne devient compréhensible que lorsqu'on la remonte à ses bases économiques. Si, en revanche, on tente de faire du « génie » plus ou moins grand ou moindre des commandants militaires son levier de motivation, cela s'évapore en romance historique. Les généraux mieux éduqués du XVIII<sup>e</sup> siècle savaient très bien à quel point une nation armée était une chose merveilleuse. Le comte zur Lippe et le maréchal de Saxe le dirent tous deux ouvertement, tout comme Frédéric, même en tant que prince héritier, dans son **Anti-Machiavel**. Là, il dit : « Les Romains ne savaient rien des désertions sans lesquelles une armée

aujourd’hui serait inconcevable. Ils se battaient pour leur foyer, pour tout ce qui leur était le plus cher ; Ils n’ont donc pas pensé à contrecarrer ce grand but par une évasion lâche. Mais avec notre peuple, c’est tout autre. Les bourgeois et les paysans approvisionnent, il est vrai, l’armée, mais ils ne vont pas eux-mêmes sur le champ de bataille, les soldats doivent être arrachés aux débris du peuple et enchaînés aux couleurs par la violence la plus rude. » On peut, si l’on veut, appeler cela un « génie » que Frédéric et d’autres guerriers de son époque aient vu à travers toute la fragilité d’une armée de mercenaires, mais ce « génie » ne changeait rien à la stratégie et aux tactiques de la guerre mercenaire, et même théoriquement, il avait si peu d’importance que les stratégies érudits des grandes puissances militaires ne comprenaient pas une nation en armes même lorsqu’ils se rencontraient face à face lors d’un cours extrêmement pratique d’instruction.

Avec la révolution des conditions économiques, la structure de l’armée a également été révolutionnée, et il est dans la nature des choses que la pratique de la masse s’est adaptée beaucoup plus rapidement aux circonstances changeantes que la théorie de l’individu. C’est pourquoi les officiers apprenaient des soldats et non les soldats des officiers. Ce sont les paysans américains et français qui ont inventé la stratégie du XIXe siècle, et le vieux Ziegler parlait avec un certain but lorsqu’il a dit lors d’un débat militaire au Reichstag allemand que les soi-disant experts faisaient toujours des bâchis. Ils ont toujours tout gâché lorsqu’ils ont essayé de placer leur expertise militaire au-dessus de la logique du développement économique. Frédéric connut ses succès en s’adaptant à l’armée de mercenaires comme la seule possible à son époque, bien qu’il connaissât très bien les avantages de l’armée populaire. Après sa mort, les officiers experts de son armée, indépendamment de leur talent militaire personnel, subirent la plus grande variété de destins, selon leur capacité à adapter leur expertise aux nouvelles conditions économiques et à apprendre des soldats.

Le capitaine von Steuben et le major von Berenhorst furent parmi les officiers les plus importants de l’état-major de Frederick durant ses dernières années. Tous deux subirent le « désaccord » du roi, qui se méfiait toujours des officiers intellectuellement remarquables, et quittèrent l’armée prussienne. Steuben partit en Amérique où, comme nous le savons, il rendit un grand service à l’organisation militaire de la rébellion. Dès 1793, il déclara à un visiteur allemand, l’écrivain militaire von Bülow, que les volontaires français, dont leurs propres officiers ne pouvaient cependant pas assez se plaindre, menaient le même genre de guerre que les paysans américains, et qu’ils seraient tout aussi invincibles. Berenhorst ne retourna pas au service militaire, mais écrivit son célèbre **Betrachtungen über die Kriegskunst** (**Considérations sur l’art de la guerre**), dans lequel il soumit l’armée de Frédéric à une critique virulente pleinement justifiée par l’expérience ultérieure. À propos de Frédéric, il disait très justement : « Il savait très bien utiliser la machine, mais pas comment la fabriquer ; » il critiquait sévèrement les « extrêmes de grossièreté, de rudesse et d’esclavage envers le service », « la micrologie et les détails de l’art du défilé ». Pourtant, cet observateur incisif comprenait si peu de ce qu’il s’agissait réellement que, même deux ans après la bataille d’Iéna, il pouvait encore écrire que le « génie tactique » devrait inventer un « remède supérieur » pour vaincre le style napoléonien de la guerre.

Notre conception se reflète encore plus clairement dans les carrières de deux généraux célèbres. Si jamais l’armée prussienne eut un commandant militaire et un organisateur de génie, qui s’éleva par ses propres capacités et malgré les intrigues des Junkers et sa propre naissance paysanne aux plus hautes fonctions militaires, mais qui garda néanmoins un cœur ouvert au peuple et se protégea de la souillure de la moustache militaire, c’était Scharnhorst. Dans la décennie précédant la bataille de Iéna, il travailla avec tout son effort à la réforme de l’armée prussienne mais, vivant au milieu de cette armée, il resta pris, malgré toute son étude théorique des campagnes de Napoléon, dans la stratégie de Frédéric. Ce n’est qu’à la campagne d’automne 1806, lorsqu’il vit réellement les troupes françaises manœuvrer, lors des derniers mouvements avant la bataille d’Iéna, qu’il devait commander en tant que chef d’état-

major général du commandant supérieur prussien, que ses yeux tombèrent. Il tenta immédiatement d'imiter la supériorité tactique des Français, mais bien sûr sans succès, compte tenu de l'état de l'armée prussienne. Aucun « génie » militaire ne pouvait espérer éviter la défaite écrasante de cette armée. Mais le véritable génie de Scharnhorst s'occupait désormais de reconnaître la véritable relation des choses, de ne pas compter sur le « génie », mais de placer l'armée prussienne, dans sept années de lutte presque surhumaine contre le roi incroyablement étroit d'esprit et la classe Junker incroyablement égoïste, sur cette base économique qui lui a permis de combattre avec succès l'armée française. Scharnhorst, comme ses amis Gneisenau, Boyen et Grolman, encouragea la libération des paysans avec autant d'énergie que Stein, Schön et Hardenburg.

Mais lors de la retraite honteuse après Iéna, le colonel York et son régiment se distinguèrent lors des actions victorieuses à Altenzaun et Wahren. Ce furent les seuls succès, et modestes en plus, que l'armée prussienne remporta durant toute cette campagne. York battit les détachements français qui le poursuivaient en utilisant leurs propres tactiques d'escarmouche. York était désormais l'opposé de Scharnhorst à tous égards. Il était un officier de l'ancienne école, qui aurait préféré laisser l'armée de Frédéric intacte jusqu'au dernier bouton de guêtre, un maître morose et cholérique d'une discipline de fer, un junker kachoube aux préjugés de classe les plus étroits d'esprit. Mais il avait gravi les échelons de la promotion dans ce bataillon d'infanterie légère que Frédéric avait ordonné d'être mis en place peu avant sa mort, et si, en général, ce bataillon n'avait pas pu échapper aux conditions de vie de l'armée prussienne dans son ensemble et était donc rapidement devenu les mêmes troupes de ligne strictement entraînées que tous les autres bataillons, il restait encore un régiment dans l'armée qui reposait sur une base économique plus ou moins équivalente à celle de l'armée française – ce même régiment de Jäger (fusiliers) dont York avait été nommé colonel quelques années avant Iéna. Le régiment avait été formé par Frédéric pendant les guerres de Silésie afin de disposer d'au moins quelques troupes très mobiles pour combattre les Croates et les Pandours dans l'armée autrichienne. À cette fin, il ne pouvait pas, de façon compréhensible, être composé de mercenaires étrangers et de paysans sous-alimentés, mais devait être composé de personnes liées aux couleurs par leurs propres intérêts personnels. Il était donc recruté uniquement parmi des chasseurs qualifiés, les fils de forestiers seniors et juniors ainsi que d'autres fonctionnaires qui obtenaient la perspective d'un poste dans la foresterie grâce à leur service dans le régiment. De telles personnes ne pouvaient pas être contraintes au pied de l'oeie ; Même lors des revues royales, ils étaient autorisés à défiler en essaims confortables. Tant que la paix dura, le régiment, qui avait rendu de très bons services pendant la guerre, devint ainsi la risée de tous les frédériciens à boutons de guêtre, qui l'appelaient « un vieux pignon baroque » laissé du passé sur la magnifique façade de cette armée magnifique. Le régiment était devenu une curiosité militaire, et York n'a pris le commandement qu'à contrecœur. Mais comme il était néanmoins un officier compétent et ambitieux, l'expérience pratique du service quotidien lui fit comprendre que la seule façon de tirer quelque chose de ces troupes était de les traiter avec respect et de les entraîner aux tactiques d'ordre ouvert. L'existence sociale des soldats déterminait la conscience militaire de l'officier. Et cette conscience s'éteignit immédiatement lorsque, grâce à ses succès à Altenzaun et Wahren, York fut promu à un niveau hiérarchique où il put avoir un certain pouvoir dans les réformes de l'armée. Puis il déborda de boule et d'absinthe ; puis il fut si rancunier dans ses dénonciations au roi que Scharnhorst tomba dans une maladie nerveuse qui faillit lui coûter la vie ; puis il se vanta du renvoi de Stein, que Napoléon avait ordonné, disant qu'une tête irréfléchie avait été piétinée et que le reste de la progéniture de vipères allait maintenant se dissoudre dans leur propre poison. En effet, même en tant que commandant de corps lors des campagnes de 1813 et 1814, York, avec ses illusions idéologiques et théoriques, plaça les obstacles les plus difficiles à la conduite napoléonienne de Gneisenau pendant la guerre, tandis que la présence des *Landwehr* (territoriaux) sous son commandement détermina sa conscience militaire au

point que Blücher put se vanter de lui que personne n'était plus difficile à amener au combat que York, Mais une fois là, personne ne s'y est autant intéressé que lui.

Ces quelques exemples, qui pourraient être complétés à volonté par l'histoire militaire prussienne, ou tout autre d'ailleurs, suffiront pour les besoins pour lesquels ils sont cités. C'était suffisamment extraordinaire pour que, d'après son étude théorique de la guerre d'indépendance américaine, Frédéric ait eu un pressentiment de la révolution imminente en guerre et ait fait une tentative sobre pour y faire face, mais pour cette raison même, il lui était pratiquement et psychologiquement impossible d'anticiper, dans ses guerres de mercenaires, la stratégie et les tactiques de Napoléon. Vue à la lumière du jour, l'école idéologique de l'histoire est plus dangereuse, précisément pour les Grands Hommes qu'elle cherche à gonfler au-delà de toute mesure humaine que pour quiconque d'autre. Il a été très justement dit dans le débat sur la stratégie de Frédéric que ses campagnes, mesurées selon les standards de la stratégie napoléonienne, semblent très ratées. Sur ce point aussi, la véritable importance de Frédéric réside dans le fait qu'il savait être parfaitement clair sur ce qui lui était permis ou non, ce qu'il pouvait faire et ce qu'il ne pouvait pas faire. En un certain sens, il faut même dire que le fardeau redoutable de la guerre de Sept Ans lui reposa car, quelles que soient ses intentions, il obtint un succès d'une ampleur napoléonienne qui, exploité avec les moyens dont disposait Napoléon, aurait fini la guerre d'un coup mais qui, puisque Frédéric ne pouvait pas produire ce genre de coup napoléonien, ce fut un revers fatal. Son plan de campagne pour 1756 fut principalement invalidé parce que l'armée saxonne réussit, de justesse, à se concentrer sur le camp au sommet de la falaise à Pirna, si bien que Frédéric dut perdre beaucoup de temps précieux à les affamer. La raison décisive de son échec fut cependant que, le 6 mai 1757, Frédéric battit de manière stupéfiante l'armée autrichienne et en rejeta les deux tiers dans la forteresse de Prague. À partir de maintenant, il est vrai, l'Autriche semblait sans défense. Prague était vouée à tomber et alors la voie vers Vienne s'ouvrira, à l'exception d'une armée de réserve faible qui approchait sous le commandement de Daun. Mais lorsque Frédéric fit face à cela avec une partie des forces qui envahirent Prague à Kolin le 18 juin, il subit une lourde défaite qui le força à se retirer immédiatement de Bohême et à abandonner tous les succès qu'il avait obtenus à Prague.

Toute une littérature s'est désormais développée sur le sujet de la bataille de Kolin, cherchant à prouver que, si le général Manstein n'avait pas commis cette erreur et le prince Moritz de Dessau, Frédéric aurait remporté la bataille et, après la chute de Prague, qui aurait été inévitable dans ces circonstances, il aurait immédiatement marché sur Vienne pour dicter un traité sous les murs de la capitale autrichienne. Clausewitz, quant à lui, mit fin à cette littérature d'un seul trait de plume en expliquant que, si Frédéric n'avait pas échoué à Kolin, il aurait été voué à l'échec ailleurs, car, compte tenu des conditions militaires de l'époque et de l'étendue de ses moyens militaires, il lui était impossible de conquérir la capitale autrichienne ou de renverser l'État autrichien. La justesse de cette observation est si évidente que même les mythologues de Frédéric ont dû l'accepter. Leur seule objection est que si Frédéric avait gagné à Kolin, les Autrichiens auraient été tellement paralysés qu'ils auraient signé une paix immédiate. Mais si nous devons nous impliquer dans ce débat quelque peu aérien, nous devrions plutôt partir du principe que l'ampleur du succès prussien n'aurait pas découragé les Viennois mais les aurait encouragés. Marie-Thérèse et Kaunitz étaient assez malins pour laisser le roi s'étouffer dans sa propre graisse. En attribuant des qualités surhumaines à leur héros, les créateurs du mythe de Frederick le font paraître plus petit qu'il ne l'était réellement. Le véritable plan de campagne de Frederick, qui fut contrecarré par un excès de succès à Prague, a récemment été rendu public à partir des archives anglaises, des papiers du diplomate anglais Mitchell, attribué à Frederick. Le plan visait simplement à s'emparer de la Saxe et d'une part de Bohême à l'automne 1756 pour gagner du pouvoir de négociation, et repose sur l'espoir psychologiquement acceptable que les Autrichiens et les Saxons se retireraient alors d'un mariage devenu d'autant plus difficile pour eux. Bien que ce plan

modeste respecte la compréhension du roi sur sa position, la suggestion qu'il ait tenté de frapper et de gagner à la manière napoléonienne le ferait passer pour un pur Don Quichotte.

Avec la bataille de Kolin, Frédéric avait été repoussé sur la défensive, bien qu'il ne le fût pas complètement. Après les victoires de Rossbach et de Leuthen, il tenta, au printemps 1758, une nouvelle avancée en Moravie afin d'obtenir, sous la forme de la forteresse d'Olmutz, une caution pouvant être échangée contre un traité. Mais Daun et Laudon le forcèrent à lever le siège et le manœuvrèrent hors de Moravie. Le reste de la guerre de Sept Ans ne fut rien d'autre que la rage destructrice des batailles en Saxe, en Silésie, dans la Mark et en Poméranie. Il manquait même cette apparence d'excitation dramatique et héroïque qui est encore attachée à l'année 1757. Ce que Frédéric a enduré dans les années qui ont suivi, la tête relevée et, comme le dit Lassalle, « poison dans sa poche » mérite tout notre respect, et il mériterait aussi toute notre admiration, si le prix de la lutte avait été un progrès dans la culture humaine, et non simplement le renforcement d'un militarisme hostile à toute culture. Mais les créateurs du mythe de Frédéric rendent un mauvais service à la véritable importance du roi lorsqu'ils le présentent comme le génie écrasant et les commandants ennemis, même ses propres généraux, comme plus ou moins incompétents. Quel genre d'art extraordinaire aurait-il donc été de vaincre Daun et Laudon ? En réalité, ces commandants autrichiens tiennent bien la comparaison avec Frédéric ; ils étaient ses inférieurs, non pas en capacités personnelles, mais dans un autre domaine que Clausewitz a très bien décrit dans les mots : « Les commandants qui s'opposaient à Frédéric le Grand étaient des hommes agissant sous ordres et, pour cette raison même, des hommes dont la principale caractéristique était la prudence ; leur antagoniste était, pour faire court, le Dieu de la Guerre lui-même. » Cela touche le point essentiel, la particule de vérité d'où est née la légende de la guerre napoléonienne de Frédéric.

C'était une différence, non pas de gentillesse, mais de degré. Frédéric mena la guerre de la même manière que tout commandant du siècle dernier devait la mener, mais il la mena plus audacieusement car il avait un contrôle plus illimité sur ses moyens militaires – plus illimité dans l'armée ainsi que sur le sens moral. Frédéric n'était lié par aucun ordre et n'avait aucune responsabilité à craindre. De savoir s'il était, d'un point de vue militaire, le commandant militaire le plus important, même seulement de son époque, reste très sujette à débat. Selon le témoignage de son adjudant, Berenhorst, il était toujours troublé et déconcerté pendant les combats, sans parler de la remarque méchante que le très peu aimable prince Heinrich aimait faire à sa table à Rheinsburg : « Mon frère n'avait vraiment aucun courage. » Daun et Laudon ont adressé au roi de nombreux rebuts qu'il aurait très bien pu éviter. Le premier plan de campagne pour la guerre de Sept Ans venait de Schwerin et Winterfeldt. Seydlitz remporta les batailles de Rossbach et Zorndorf. Malgré ses circonstances bien plus favorables, Frédéric ne mena jamais de campagnes aussi constamment réussies que celles du duc Ferdinand de Brunswick et de son secrétaire de confiance Westphalen. Prague et Leuthen étaient, il est vrai, entièrement à lui, mais Kolin et Kunersdorf aussi. Seul quelqu'un qui n'avait pas à assumer la responsabilité des défaites écrasantes de ces dernières pouvait risquer la fortune de la guerre sur les victoires écrasantes. C'est ce que Clausewitz voulait dire par « Dieu de la Guerre ». Ou, pour traduire cette comparaison mythologique dans le langage de notre époque capitaliste : Frédéric était le patron qui lui-même spéculait à la Bourse, tandis que les Daun et les Laudon n'étaient que les directeurs d'entreprise qui devaient toujours demander au patron avant de risquer tout le capital de l'entreprise sur la chute d'une seule carte. Dans l'état actuel des communications, il fallait généralement des semaines avant qu'ils n'obtiennent une réponse, et c'était généralement aussi bon qu'un coup de pied dans les dents, compte tenu des changements complets de la situation entre-temps. Ici, cependant, où Daun et Laudon étaient inférieurs au roi lui-même, ils étaient supérieurs aux généraux prussiens, qui perdaient régulièrement dès qu'ils devaient combattre de leur propre chef – à l'exception de la bataille de Fribourg, que selon Napoléon le prince Heinrich aurait également perdue s'il avait affronté une véritable armée au lieu des misérables troupes impériales. Les généraux prussiens

risquaient leur peau s'ils perdaient une forteresse ou une bataille, ce qui, logiquement, ne les rendait pas plus héroïques mais plus prudents, tandis que Marie-Thérèse jugeait les défaites de ses généraux avec plus de clémence, ce qu'elle pouvait bien sûr se permettre dans sa position puissante.

De plus, la comparaison avec le capitalisme que nous venons d'établir n'est en aucun cas aussi inappropriée pour les guerres du siècle dernier qu'elle pourrait en paraître à première vue. Des guerres d'intrigue royale en apparence, elles étaient en réalité des guerres pour le commerce, et nous avons en effet déjà indiqué les considérations de politique commerciale qui déterminèrent le cours de la guerre de Sept Ans. La nature essentielle des guerres a cependant aussi marqué la manière dont elles ont été menées. Ils étaient, pour ainsi dire, une question de financement d'entreprise calculé. On connaissait plus ou moins les moyens financiers, le trésor et le crédit de ses adversaires ; on connaissait la taille de son armée. Des augmentations significatives des ressources financières et militaires ont été exclues en temps de guerre. Le matériel humain des armées était plus ou moins le même partout ; Et il fallait aussi l'utiliser de la même manière partout, c'est-à-dire avec beaucoup de soin, car une fois l'armée brisée, une nouvelle ne pouvait pas être créée, et à part l'armée, il n'y avait rien. Rien ou presque rien, car encore plus précieux à l'ultime analyse que le dernier soldat était le dernier taler avec lequel on pouvait recruter un nouveau soldat. Ainsi, le succès dans ces guerres reposait essentiellement sur une estimation exacte et certaine du budget de la guerre, et à cet égard, les paroles de Frédéric, que nous avons déjà mentionnées, selon lesquelles le dernier taler est le facteur décisif de la victoire, sont perçues sous leur véritable jour. Ils sont si justes pour leur âge qu'ils sont restés vrais même lorsque, comme dans le cas de Frédéric, ce dernier taler était contrefait. Frédéric ne survécut pas à la guerre de Sept Ans grâce à ses victoires, car au cours des deux dernières années il n'a combattu aucune bataille, et ses écrits parlent des batailles qu'il a menées de 1758 à 1760 avec une modestie qui fait honte à ses admirateurs et presque à des excuses. Au contraire, il se sauva lui-même et sa couronne en épuisant son propre pays à la limite, en asséchant la Saxe de façon effrayante, par des subventions anglaises et en – dégradant la monnaie.

Une suite de la guerre de Trente Ans, en effet ! Les coupe-monnaies du XVII<sup>e</sup> siècle étaient très demandées, même si Frédéric méprisait personnellement cette ancienne industrie princière. Il en avait vraiment honte, et fit frapper ses fausses pièces sur des coins polonais et saxons (en effet, les huit pièces de groat « polonaises » restèrent un fléau pour la population prussienne jusqu'à l'introduction de la monnaie nationale allemande) ou mit quelques-uns de ses frères royaux sous la grâce de Dieu, comme le prince d'Anhalt Bernburg, afin de décorer ses morceaux d'étain et de laiton de leurs traits paternels. Mais cela fut vain ; l'argent, l'argent et encore plus d'argent était, selon les mots appropriés de Montecuculi, le seul et unique tendon de la guerre à cette époque. Et il ne faut pas non plus négliger le fait que Frédéric n'a pas d'abord été poussé par la nécessité à ce qu'il appelait honteusement son « industrie ». Même avant le déclenchement de la guerre de Sept Ans, le roi signa un contrat avec les trois frappeurs juifs Herz Moses Gumpertz, Moses Isaak et Daniel Itzig pour la monnaie de petite monnaie, afin de faire la guerre à l'étranger sans dépenser beaucoup de métal précieux. À mesure que la nécessité augmentait, la monnaie empirait de plus en plus, et ainsi la majeure partie de la haine et de l'exécration du peuple s'est récoltée sur le dernier inventeur juif de Frédéric, Veitel Ephraim. Il fut également très peu aimable de la part de Frédéric de payer ses mercenaires et sujets en monnaie dévaluée, mais d'exiger qu'ils le paient en argent élevé ; de cette manière, il a sorti tout l'argent bon du pays pour le transformer en argent mauvais ; Ce n'est qu'après que la bonne monnaie avait complètement disparu qu'en 1760, il autorisa le Trésor royal à accepter la monnaie dévaluée ainsi que « comme une faveur spéciale ». Son entreprise la plus audacieuse fut cependant de rembourser en devise dévaluée, après la clôture des affaires judiciaires, les dépôts versés au tribunal en bonne somme par les parties

concernées. Si les parties, qui avaient été si honteusement trompées dans leur foi en la justice prussienne, s'en plaignaient, il suffisait aux autorités juridiques de professer leur ignorance.

Il est maintenant clair que, puisque les guerres du siècle dernier méprisaient toute autorité morale, elles ne pouvaient avoir aucun effet moral sur l'esprit du peuple et n'ont pu éveiller aucun esprit national. Ils ne pouvaient pas plus faire cela que les Gumpertz, les Isaak, les Itzig et les Veitel Ephraim ne pouvaient être les précurseurs de Lessing, Herder, Goethe et Schiller. Mais nous devons néanmoins tester deux autres affirmations récemment faites par des historiens patriotes afin de préserver la réputation de la guerre de Sept Ans, malgré tout, en tant que guerre nationale populaire. D'abord, les Bataillons libres et en particulier la Milice terrestre que Frédéric a levée seraient le germe des Territoriaux ultérieurs (Landwehr). Mais il suffit de se mettre à la place de Frédéric un instant pour voir que rien ne pouvait être plus proche des intérêts du roi que de préserver le caractère de la guerre en tant que guerre d'intrigues royales menée par des mercenaires, et que rien ne pouvait lui être plus haineux que d'appeler les masses. Non seulement il aurait été infiniment inférieur militairement aux vastes populations de ses adversaires, mais il aurait aussi eu plus à craindre des paysans armés de son propre pays que de toute puissance sur terre. Et aussi impossible qu'une appel de masse puisse paraître compte tenu de l'état de l'organisation militaire à cette époque, Frédéric étouffa néanmoins soigneusement toute étincelle qui aurait pu allumer un tel feu. Il se produisit effectivement que, ici ou là, les paysans prirent leurs fourches et leurs faux, non par enthousiasme pour Frédéric et ses Junkers, mais pour défendre ce qu'ils possédaient contre le pillage et leurs épouses et enfants contre la déshonneur par les mercenaires ennemis qui avaient envahi le pays. Mais le roi leur ordonna immédiatement de rester fidèles à leur héritage et de ne pas s'impliquer dans la guerre, sous peine de les traiter comme des rebelles. Lorsque les habitants de la Frise orientale résistèrent à l'invasion française et constatèrent qu'ils avaient mordu plus qu'ils ne pouvaient mâcher, il répondit avec mépris à leurs plaintes en disant qu'il aurait fait exactement comme les Français. Le président Kircheisen dut même interdire aux citoyens de Berlin, sous peine de sévères punitions, de prendre les armes lorsque, en 1757, la ville fut brièvement occupée par les Autrichiens. Frédéric évita avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu donner à la guerre une signification « supérieure », « nationale », et il devait le faire s'il ne voulait pas renoncer à son objectif une bonne fois pour toutes.

Il est évident de cela que les Bataillons libres et la milice terrestre que Frédéric a mis en place pendant la guerre de Sept Ans devaient être quelque chose de très différent de ce que prétendent les historiens prussiens récents. Ces troupes ne combattaient pas par enthousiasme pour le Roi et le Pays ; ils n'étaient pas de meilleurs éléments que les mercenaires habituels. Au contraire, ils étaient constitués des restes de ressources humaines que Frédéric ne pouvait utiliser qu'en cas d'urgence extrême à des fins militaires. Dans ses Principes de tactique, il dit à propos de ces Bataillons libres que, lors des attaques contre des positions fortifiées, ils devaient être placés en première ligne et foncer droit sur l'ennemi « afin d'attirer son feu et peut-être désorganiser ses troupes. Quoi qu'il arrive, l'infanterie régulière doit toujours être placée derrière les Bataillons Libres pour les forcer, par peur de la baïonnette, à une attaque énergique et pressante. » Et Frédéric ajoute : « Dans les batailles sur la plaine plate, les Bataillons libres doivent être placés à l'extrémité de cette aile qui est refusée à l'ennemi, où ils peuvent couvrir les bagages. Ces instructions royales pour l'utilisation des Bataillons libres contiennent à la fois les critiques les plus exhaustives et les plus annihilantes à l'encontre de ces troupes. Frédéric avait vu à Kolin et ailleurs la destruction que l'excellente artillerie autrichienne avait causée depuis des positions fortifiées à son infanterie attaquante ; les Bataillons libres devaient alors être poussés en avant à la baïonnette uniquement comme chair à canon, afin d'offrir le plus de couverture possible à l'attaque de l'infanterie régulière, et dans ce processus, il y aurait « peut-être » l'avantage que, dans leur situation désespérée, ces éléments désespérés pourraient infliger quelques dégâts à

l'ennemi. Sur la plaine ouverte, en revanche, où l'infanterie prussienne pouvait déployer toute sa force, les Bataillons libres devaient être postés aussi loin que possible des tirs et obus, dans la position la moins dangereuse, où ils ne pouvaient pas faire de mal et pouvaient même faire du bien en couvrant les bagages. Ils étaient simplement les éléments les plus inutilisables de l'armée et, selon tous les rapports que nous avons reçus à leur sujet, ils étaient composés de la racaille de l'humanité.

Le verdict sur la Milice terrestre est moralement meilleur mais militairement pire, si possible. Frédéric ordonna qu'ils soient installés après ses lourdes pertes à Prague et Kohn, lorsqu'il dut faire venir les troupes régulières de la Marche et de la Poméranie, mais ne souhaita pas laisser ces provinces totalement sans défense face à l'avancée des Russes et des Suédois. Elle devait être dirigée par des officiers démobilisés et, pour son entretien, une taxe sur la milice foncière et une accise de la milice terrestre étaient imposées au pays en plus de toutes ses autres charges. La différence entre l'armée et ces troupes était cependant une question de degré plutôt que de nature. Ils ont été élevés et formés de la même manière que l'armée, mais le matériel était bien pire. Ils étaient composés de paysans réfugiés dans les villes, de bourgeois appauvris, qui autrement seraient morts de faim, de prisonniers de guerre, de soldats invalides et de recrues régulières pour le service militaire qui n'étaient pas encore entrés dans l'armée et étaient ainsi protégés de l'emportement par l'ennemi. Leur efficacité militaire était insignifiante, et de toute façon ils avaient aussi peu à voir avec une nation armée que n'importe quelle partie de l'armée de Frédéric.

La seconde affirmation, censée confirmer la « signification nationale » de la guerre de Sept Ans, repose sur l'idée que la guerre a sauvé la liberté spirituelle du protestantisme, etc. Nous avons déjà vu la réalité derrière cette affirmation, mais ici aussi il est dit que, quoi qu'il en soit, le monde considérait Frédéric comme le héros du protestantisme et, consciemment ou non, c'était ce qu'il était. Le roi a fait de la religion un élément très important dans ses calculs militaires, cela est certainement exact. Mais demandons simplement comment. Dans ses « Principes généraux de la guerre », ses instructions permanentes, qu'il remit à ses généraux pour une stricte observance en temps de guerre, il dit :

Si la guerre est menée dans un pays neutre, cela dépend simplement de celui des deux qui peut gagner l'amitié et la confiance de ses habitants. La discipline est strictement maintenue. ... L'ennemi est accusé d'avoir les pires intentions possibles envers le pays. Si le pays est protestant, comme la Saxe, on joue le rôle de défenseur de la religion luthérienne ; si c'est catholique, on ne parle que de tolérance. L'autre chose dont vous avez besoin ici, c'est du fanatisme. Si un peuple peut être mobilisé pour défendre sa liberté de conscience, s'il peut apprendre qu'il est opprimé par des prêtres et des intolérants, alors on peut compter sur lui, c'est-à-dire qu'il déplacera le ciel et l'enfer dans votre intérêt.

N'est-il pas donc clair que l'âme innocente de Frédéric était totalement innocente du championnat conscient ou inconscient de la « liberté de conscience protestante » qu'il aurait manifesté pendant la guerre de Sept Ans ? Pourtant, on dit que le monde est tombé dans le piège de le reconnaître comme un tel champion, et alors la lanterne magique patriotique est toujours prête à projeter l'image du maréchal autrichien avec son chapeau et son épée consacrés à l'écran. Mais tout cela est très étrange. Frédéric, il est vrai, fit de grands efforts de temps à autre pour jouer le « rôle de défenseur de la religion luthérienne », non seulement pour le bénéfice de la Saxe mais de toute l'Allemagne, ou, comme il le dit ailleurs, « pour faire exploser de colère même ceux qui ont la moindre inclination envers Martin Luther. » À cette fin, il fit préparer plusieurs documents falsifiés par le marquis d'Argens, parmi lesquels notamment ce bref papal dans lequel le pape aurait récompensé le maréchal Daun pour la prise de Hochkirch en lui attribuant un chapeau et une épée consacrés. Frédéric tenta aussi de se moquer de son adversaire, qui n'était en aucun cas son inférieur, d'une manière peu royale en le qualifiant d'« homme au bonnet consacré ». (Au fait – bien que le gouvernement autrichien ait immédiatement annoncé que toute l'histoire du chapeau et de l'épée consacrés était une invention, et bien que cette invention ait été exposée des dizaines de fois de la manière la plus convaincante et étendue depuis, elle perdure sans relâche dans les livres

d'histoire prussiens. Comparé à la force de maintien de la fable patriotique prussienne, on est tenté de considérer les momies égyptiennes presque comme de simples éphémères.) Mais cette performance « sans papisme » ne visait pas la nation, mais les petites cours allemandes, et pas seulement les protestantes. Il ne fait aucun doute que, du côté autrichien, il y eut pendant la guerre de Sept Ans une certaine tendance, affaiblie et limitée soit-elle, à tenter à nouveau d'étendre la domination papale des Habsbourg sur toute l'Allemagne. Les diplomates français aux cours allemandes rapportèrent à Versailles que même les États impériaux catholiques s'inquiétaient de la « liberté allemande », et qu'il était urgent de faire des annonces publiques pour contredire ces craintes. Le gouvernement autrichien se défendit à plusieurs reprises contre le soupçon de vouloir violer les termes du traité de Westphalie, bien que ce soupçon ait en partie émergé spontanément de toute la situation, et ce fut un geste diplomatique astucieux de la part de Frédéric pour le nourrir. Il n'a pas non plus été infructueux. Lors de la Diète impériale de Ratisbonne, l'unanimité des États impériaux protestants empêcha l'ostracisme de Frédéric que la cour autrichienne exigeait, et si l'armée impériale s'avéra encore plus pathétique qu'elle n'aurait dû l'être compte tenu de l'état délabré de l'Empire, cela s'expliquait par le fait que la plupart des États impériaux, Catholiques comme protestants, ne fournissaient qu'à leurs troupes mal équipées la plus grande hésitation et réticence. À cet égard, Frédéric avait toutes les raisons de dire au marquis d'Argens que ses faux anti-papaux valaient pour lui autant que gagner une bataille. La seule chose, c'est qu'ici, il ne pensait qu'à l'effet moral sur les tribunaux, et pas à l'ensemble des nations. Et même dans ce domaine, son succès restait dans des limites précises. Les petits tribunaux allemands étaient bien trop pressés de prendre des décisions indépendantes pour eux-mêmes. Certains, qui vivaient trop près de Frédéric pour être confortables, combinaient sécurité et profit et vendaient ou louaient leurs sujets comme auxiliaires de l'Angleterre, qui, formellement, n'était en guerre qu'avec la France et non contre l'Autriche ou l'Empire allemand. On peut espérer qu'aucun « sens supérieur » pour la guerre de Sept Ans ne puisse être trouvé dans ce commerce des êtres humains.

Cette guerre, comme toutes les autres guerres du XVIII<sup>e</sup> siècle, de nature militaro-économique, ne concernait pratiquement pas la population civile. Et c'était aussi la conception générale que les contemporains avaient de la guerre de Sept Ans. Parmi ses impressions, Frédéric écrivit : « Le citoyen pacifique ne devrait pas prêter attention lorsque la nation se bat. » Lessing écrivit dans sa première lettre littéraire : « Je préférerais vous divertir avec le doux rêve que, en notre temps plus moral, la guerre n'est rien d'autre qu'un processus sanglant entre chefs indépendants, qui laisse toutes les autres classes intactes et n'a aucun effet sur la science que d'éveiller de nouveaux Xénophon, de nouveaux Polybe. » Et Clausewitz écrit sur les guerres du XVIII<sup>e</sup> siècle : « Par leurs moyens comme par leurs fins, ils se limitèrent de plus en plus à l'armée. L'armée, avec ses forteresses et quelques positions préparées, devint un État à l'intérieur de l'État, au sein duquel l'élément belliqueux se consuma lentement. Toute l'Europe se réjouissait de cette tendance et la considérait comme un résultat nécessaire du progrès spirituel. Bien que cette idée ait été erronée... Ce changement eut néanmoins un effet bénéfique pour les peuples. Il ne faut cependant pas oublier qu'elle rendait la guerre encore plus une simple préoccupation du gouvernement, et la rendait encore plus étrangère aux intérêts du peuple. » Il y a trois témoignages classiques réunis en même temps, mais ajoutons néanmoins quelques faits plus significatifs.

Lorsque Frédéric, en quartier d'hiver à Leipzig, discuta de littérature allemande avec Gottsched, il dédia une ode française à ce « cygne saxon » et Gottsched répondit publiquement par un poème d'une flatterie tout à fait excessive, qui se terminait par les mots « et ton admirateur reste moi-même. » Lessing se moqua très bruyamment de cette stupidité, mais personne à l'époque ne fut le moins du monde dérangé par le fait qu'un professeur de l'électeur de Saxe flatte ainsi publiquement le conquérant de son pays, l'ennemi mortel de son souverain. Ce qui serait aujourd'hui la trahison infâme semblait alors tout à fait naturel, ou au

moins risible pour son manque de goût littéraire, tant la population civile se considérait indifférente aux faits de la guerre. La correspondance que Lessing a eue alors qu'il vivait à Leipzig avec ses amis berlinois Moses Mendelssohn et Nicolai est également très instructive. L'année 1757 fut la seule de la guerre de Sept Ans à pouvoir susciter une certaine admiration des héros. La plus puissante bataille du siècle à Prague, puis le retournement soudain de la fortune à Kolin et enfin, hors des profondeurs, la montée rapide vers la joyeuse victoire à Rossbach et la brillante victoire à Leuthen ! Que doit-il écrire à ce sujet dans leurs lettres l'âme sœur de Frédéric et compagnon révolutionnaire Lessing et le patriote brandebourgeois-prussien Nikolaï à ce sujet dans leurs lettres, dans la pure joie de leur cœur ! Enfin, pour dire la vérité – en fait rien. Dans leur correspondance de l'année 1757, on trouve de nombreuses discussions sur la théorie de la tragédie, toutes sortes de bricolages sur des obscurités grammaticales dans le *Messie* de Klopstock, des consultations sur l'impression et la publication de la Bibliothèque des Arts que les Prussiens Mendelssohn et Nicolai publièrent finalement avec un éditeur saxon : mais sur la guerre ? Rien. À moins que vous ne pensiez que le rapport de Lessing selon lequel le poète Ewald von Kleist a été promu major dans un régiment d'infanterie de la garnison de Leipzig, ou les taquineries de Moïse selon lesquelles Lessing aurait dû être recruté par une bande de presse prussienne, puisqu'il tarde tant à répondre, constituent quelque chose.

Néanmoins, si Lessing et Moses, qui comptaient alors parmi les éléments les plus avancés de la population bourgeoise allemande, étaient en général totalement indifférents à la guerre, il est évident qu'ils commençaient déjà à voir ce qui n'allait pas dans « l'erreur » dont parle Clausewitz – mais pas de la manière que la théorie d'un « sens supérieur » nous laisserait espérer. Dans les remarques de Lessing sur le « doux rêve » que nous avons citées ci-dessus, un certain doute est déjà évident, ce qui se voit encore plus clairement dans les phrases immédiatement précédentes. Ils fuient : « La paix reviendra une fois de plus sans eux (les Muses) ; une paix triste, accompagnée du seul plaisir mélancolique de pleurer des richesses perdues. Détourne le regard de cette perspective sombre. Il ne faut pas faire payer un soldat pour ses affaires inévitables en lui montrant ses conséquences pitoyables. » Et Moïse écrit exactement la même chose à Lessing en 1757, lui demandant de quitter Leipzig comme lieu de troubles, d'affliction et de désespoir général : « Viens à nous, dans notre maison de jardin solitaire, nous oublierons que les passions de l'humanité ravagent le globe. Comme il nous sera facile d'oublier les querelles inutiles de l'avidité si nous pouvons continuer face à face notre débat sur les sujets les plus importants que nous avons abordés dans nos lettres ! » Remarquable que lorsque ces porte-parole des classes bourgeoises examinent de manière critique la guerre de Sept Ans, ils ne soient pas pleins de sympathie mais d'antipathie ! Remarquable, ou peut-être pas ! Car l'illusion que la population bourgeoise ne se souciait pas de la guerre ne pouvait que durer tant que cette population manquait totalement de conscience de soi. Avec cette conscience de soi émergea inévitablement la reconnaissance qu'ils étaient les seuls à supporter le coût de la guerre, et que « l'effet bénéfique » qui semblait être une « conséquence nécessaire du progrès spirituel » était acheté précisément au détriment de tout « sens supérieur ». La guerre de Sept Ans ne pouvait pas laisser la population bourgeoise indifférente, ni la laisser indifférente, mais dans la mesure où elle suscitait un quelconque sentiment en eux, c'était un sentiment de dégoût, non un sentiment de conscience bourgeoise ou de fierté nationale. Les contemporains bourgeois de la guerre de Sept Ans ne purent en tirer un tel sentiment, pas plus que Frédéric ne put mener ses guerres selon la stratégie napoléonienne. Imaginer simplement une telle relation était impossible jusqu'à ce que les luttes des révolutions américaine et française aient donné à la guerre une forme et un contenu complètement différents, et ce n'est en réalité que sous la nouvelle impression de l'époque des guerres napoléoniennes que Goethe attribua à la guerre de Sept Ans une signification que les guerres de Frédéric n'avaient pas, et ne pouvait tout simplement pas l'avoir fait pour ses contemporains bourgeois.